



Sophie Richer

Sophie Richer

2120

© Sophie Richer, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8877-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Lucie et Callune,
mes vaillantes petites lectrices...*

1

C'est un bruit métallique qui m'a forcé à m'éveiller, un tout petit bruit comme celui d'une clé qu'on pose sur une surface en inox. J'ai toujours été sensible aux bruits et j'ai toujours adoré jouer à les reconnaître. Souvent seul, parfois avec mon frère. Je me retournais quelques instants et je devais reconnaître le bruit qu'il provoquait avec un objet insolite sur une surface quelconque. J'ai toujours été un as à ce truc. Un jour j'ai même reconnu le raclement d'un clou sur le fauteuil du salon. Maman nous a tués ce jour-là parce que mon frère avait réussi à déchirer le velours bleu du dossier sur vingt bons centimètres.

Donc, c'est ce bruit métallique qui m'a sorti de la béatitude dans laquelle je baignais depuis des heures. J'ai à peine ouvert les yeux avant de les refermer aussitôt. J'ai juste eu le temps d'apercevoir des mouvements blancs et une peau noire. Et puis ce sont les sons qui se sont accrochés à mes oreilles, feutrés d'abord, comme étouffés, un peu comme ceux que j'entends lorsque je me pince le nez et que je me laisse couler au fond de mon bain. Alors, j'arrive à percevoir la musique lointaine qui sort de mon téléphone posé sur le rebord de la baignoire. J'aime jouer à ça aussi. Enfin, j'aime jouer à beaucoup de choses, j'aime les expériences nouvelles et les défis, j'aime les paris et les idioties qui me mettent en danger la plupart du temps, comme de passer d'une fenêtre à l'autre par l'extérieur alors que ma chambre est au 2e étage de la maison et que je n'ai que la gouttière pour me tenir...

Un bruit métallique, donc, des ombres blanches et noires entraperçues et puis une drôle d'odeur très agréable. Comme celle d'un gâteau qui vient de cuire et qu'on sort du four. Un gâteau de maman, un vrai gâteau de maman. Un gâteau du mercredi après mon entraînement de natation, quand je rentre affamé, que je balance mon sac dans le couloir et que je me rue dans la cuisine pour voir ce qui m'attend...

Le bruit métallique reprend, je comprends que quelqu'un jette des objets dans une cuvette, des clés, des instruments, des outils peut-être. Une blouse blanche, des mains noires s'approchent de moi. Ça y est, je sais exactement ce que ça

sent : le gâteau à la vanille, cette même vanille que l'oncle Raoul nous envoie chaque année pour Noël de l'île de la Réunion quand il ne peut pas venir nous l'apporter lui-même. Quand son colis arrive, nous l'ouvrons toujours ensemble dans la cuisine. L'enveloppe renferme un sachet en plastique sous vide que maman ouvre délicatement avec un couteau pointu. Et là, tout d'un coup, l'odeur, la divine odeur sucrée explose en envahissant la cuisine, et rapidement tout le rez-de-chaussée de la maison. Maman l'enferme aussitôt dans un gros bocal en verre que nous posons sur le buffet. Les gâteaux du mercredi sont toujours un hommage à notre oncle Raoul qui nous manque et qu'on voit si peu.

Et tout à coup ils sont là : deux yeux noisette se rapprochent des miens. Là, à quelques centimètres. On me regarde, on crie. C'est un appel, joyeux, chantant. Des pas. J'entends des pas, on se rapproche. C'est un envol d'étoffes blanches et de peaux noires, de paroles prononcées à mi-voix, précipitées : il se réveille, ça y est, ça a marché, appelez Laborie, connectez les données au collecteur central, ouvrez les fenêtres, faites entrer de l'air pur dans cette chambre nom d'un chien, depuis le temps que je le dis...

Et puis une voix féminine. Quelqu'un s'approche de moi à pas rapides. Tout le monde s'écarte. Je garde les yeux fermés, mais je tremble un peu, la silhouette doit le voir. Je sens qu'on me prend la main, qu'on me tâte le poignet. Un pouce le caresse, juste là à l'intérieur sur la peau fine. Exactement comme maman. Maman ! J'ouvre les yeux en grand. Ce n'est pas maman. C'est une grande femme noire très belle, ses cheveux sont tirés en arrière, sans doute en chignon, et elle me fixe avec deux merveilleux yeux verts. Elle sourit. Où suis-je ?

— Bonjour, Artus, comment te sens-tu ? Est-ce que tu me vois nettement ? Est-ce que tu m'entends ?

Bien sûr que je la vois et que je l'entends, c'est quoi ces questions ? À ma grande surprise, je n'arrive pas à articuler. Aucun son ne sort de ma bouche.

— Ne force pas sur ta voix, on va la rééduquer doucement, tes cordes vocales sont asséchées, il faut être prudent...

La grande femme a lâché mon poignet et s'est assise sur le bord du lit. Maintenant je distingue les autres, les blouses blanches se sont groupées autour du lit et une douzaine de paires d'yeux m'observent en silence, la bouche entrouverte comme si j'étais un extra terrestre. Comme ça je dirais qu'ils ont l'air un peu idiots, mais on m'a appris à me méfier des apparences, donc je dirais

qu'ils ont l'air assez interloqués par quelque chose ou quelqu'un qui s'avère être moi.

— Pour le moment, ne bouge pas, tes muscles ne sont pas prêts, contente-toi d'écouter et de regarder, le reste viendra bien assez vite, me murmure doucement la grande femme.

Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? Où suis-je ? Pourquoi est-ce que je ne peux ni parler ni bouger ? Est-ce que j'ai eu un accident ? Apparemment oui puisque l'endroit où je suis ressemble à un hôpital. Mais cette odeur de gâteau à la vanille sortant du four, d'où ça vient ?

— Coupez le transmetteur d'odeurs, ordonne la grande femme à un infirmier que je n'avais pas encore aperçu. L'homme s'exécute. Les yeux noisette de tout à l'heure, c'était lui, je les reconnais maintenant qu'il les pose de nouveau sur moi.

— Ça a plutôt bien marché, dit-il.

— En effet, depuis combien d'heures est-il activé ?

— Exactement douze heures et quarante-trois minutes. Record battu, docteur. La dernière fois il avait fallu quinze heures et vingt-six minutes pour réveiller le gamin de la 23...

— Vous savez que je n'aime pas qu'on appelle ces enfants par leur numéro de chambre, ils ont tous un prénom que diable ! La chambre 23, comme vous dites, s'appelle Felipe.

— Excusez-moi Docteur, je ferai attention. N'empêche que Felipe a été plus long à réveiller...

— De plus en plus intéressants, ces résultats, commente la femme, je suis ravie de voir que nous avons raison. Vous m'enverrez les images de l'amygdale et la liste des odeurs utilisées. Sur quelle odeur a-t-on eu un réveil ?

— Je vérifie, docteur. L'infirmier tapote sur un écran puis reprend : Gâteau à la vanille cuit au four !

Un éclat de rire salue la réponse de l'infirmier qui, lui, garde son sérieux un moment avant de rire à son tour. La grande femme médecin passe sa main dans mes cheveux en riant : « Gourmand, va ! » J'aimerais rire moi aussi. Oh oui, ça j'aimerais bien rire. Si au moins je comprenais ce qui est si drôle...

2

Autour de moi tout est blanc, du sol au plafond. Tellement blanc que c'en est presque sinistre. Ce n'est pas une chambre à proprement parler. Pas une comme celle où l'on m'avait mis la fois que je m'étais fait opérer de l'appendicite à 10 ans, pas non plus une comme celle où ma grande sœur Lia était lorsqu'elle a accouché de mon neveu Théo, rien de douillet, non, plutôt une salle de laboratoire, un truc comme on voit dans les séries... Ah non, misère, je suis dans une salle d'autopsie, ou quoi ? On va m'autopsier, m'ouvrir en deux... J'ai dû m'agiter, car la femme médecin reprend mon poignet et le serre un peu :

— Ne t'agite pas, tu n'es pas en danger ici. Tu viens de te réveiller d'un très long sommeil. C'est un peu normal que tu te sentes chamboulé. Laisse-nous prendre soin de toi, et tout ira bien. As-tu soif ?

Elle n'attend pas de réponse que de toute façon j'aurais bien du mal à lui donner vu que je ne peux ni bouger ni parler. Oui j'ai soif, très soif même, ma gorge me brûle, mon palais est sec, j'ai l'impression d'avoir dormi dans le désert, on dirait que j'ai avalé du sable. Doucement elle passe sa main derrière ma nuque et approche une petite pipette de ma bouche, exactement comme celle qu'on utilise durant le cours de Melle Comte, notre prof de physique-chimie. C'est à peine si je sens l'eau passer entre mes lèvres, elle finit par couler sur mon menton et mon cou, et presque rien n'entre dans ma bouche.

— Voulez-vous que je rebranche l'hydratation ? demande l'infirmier aux yeux noisette.

— Non, inutile, nous allons-y aller doucement, cette fonction vitale doit être la première à revenir... allez mon garçon, on essaye encore.

Peu à peu, l'eau coule dans ma bouche qui s'entrouvre et se détend. La grande femme recharge la pipette dans un verre. Ça fait un bien fou, je n'aurais jamais cru ça aussi merveilleux. Quand je pense à tous ces litres de soda que j'ai pu boire alors que maman me l'interdisait, me disant que l'eau était nettement préférable pour ma santé. Je ricanais, mais maintenant je comprends. Là, tout de

suite, c'est comme si cette eau était devenue la chose la plus importante de toute ma vie. Je ne sais pas pourquoi je pense à ça, mais c'est le cours de M. Maury qui me revient en mémoire : « Le cycle de l'eau », avait-il écrit sur le tableau. Noa, qui la ramène toujours, avait lancé une blague qui nous avait tous fait rire et qui lui avait valu une heure de colle : « Eh, m'sieur, la pisse, ça fait partie du cycle de l'eau ? » Sacré Noa, toujours à dire des âneries pour se faire remarquer par les filles. Je crois qu'on était en 6^e. En sixième ? Et maintenant on est en quoi ? Louise est assise à côté de moi en français et Louise a eu 13 ans le mois dernier, j'étais à sa fête, donc on est en 4^e... Aucun souvenir.

— C'est bien, Artus, je suis contente, ça fait à peine vingt minutes que tu es réveillé et déjà tu recommences à boire. Je suis sûre que toutes les autres fonctions vont revenir très vite, sois patient, ne force pas, fais-nous confiance...

Et puis elle s'est éloignée, me laissant seul avec les yeux noisette. Le bruit métallique reprend. Yeux noisette étiquette des tubes en métal et les laisse retomber dans une cuvette en inox. Il les compte et les recompte puis tourne la tête vers moi.

— Je m'appelle Sully, c'est moi qui m'occupe de toi depuis... Il se tait brusquement et rougit.

— Depuis quoi ? Ma voix est rauque et faible, mais j'ai quand même réussi l'exploit d'être assez audible pour qu'il me réponde. Je crois que j'aurais pu aussi bien demander « depuis quand ? »

— Depuis que tu dors...

— Que je dors ? J'ai murmuré, mais il a entendu.

— Le docteur Laborie t'expliquera. Moi je m'occupe juste de voir si tu vas bien, je surveille tes paramètres, je change tes alimenteurs, je vide ta poche d'urine, je...

— Mes alimenteurs ? Qu'est-ce que c'est ?

Là, je n'ai pas réussi à me faire comprendre, alors il s'approche et s'assoit sur le lit près de moi.

— Qu'est-ce que tu dis ? me demande-t-il. Je forme la question avec mes lèvres. Il semble comprendre.

— Ah, les alimenteurs, ce sont des sondes intraveineuses qui te nourrissent directement, sans passer par ton estomac ou tes intestins. Tu ne supportais plus la sonde gastrique depuis quelques semaines et...

— Quelques semaines ? Combien ? J'ai tenté de crier, je n'y suis pas arrivé,

mais il a quand même entendu ma question. Sa main s'est posée sur mon poignet. Décidément, tout le monde me touche le poignet ici. Est-ce pour me reconforter ou pour m'empêcher de m'enfuir ? Je pense que la première réponse est la bonne, parce que je suis loin de pouvoir m'enfuir.

— Plusieurs... le chiffre exact je l'ignore, mais le docteur Laborie...

— Je sais, ai-je réussi à articuler.

— Tu devrais dormir bientôt. J'ai mis un léger sédatif dans ta perfusion. Tu y verras plus clair demain. Ne t'inquiète de rien, je reste ici et je veille sur...

Je n'ai pas entendu la suite, je dormais déjà.